

15. Oct. 1969

Peinture, chef-lieu : Ottawa

Il faudra bien un jour déterminer ce qui, dans les galeries, relève d'une ligne de conduite et ce qui appartient à la "cuisine" quant au choix des expositions. Que la Galerie de France qui a été un des lieux privilégiés de la peinture véritable — qu'elle soit signée Hartung, Campigli ou Magnelli — et de grande sculpture (Myriam Prévot et Gildo Caputo ne devraient pas oublier que d'avoir à défendre l'œuvre d'un créateur comme Julio Gonzalez exige de faire ses choix) devienne une annexe de la Biennale de Paris et présente de jeunes artistes canadiens dont les tendances, si elles sont soi-disant "actuelles", n'en ont pas pour autant plus à voir avec celles de la galerie, voilà qui est pour le moins surprenant. Cela l'est sans doute moins si l'on songe au bruit insistant concernant l'ouverture d'une succursale de la Galerie de France en plein cœur du Québec. Il n'empêche que l'exposition qui rassemble six artistes canadiens : Karl Beveridge, Michael Morris, Jean Noël, Walt Redinger, Serge Tousignant et Ed Zelenak, si elle est caractéristique de cette honnête avant-garde internationale qui bricole dans son coin et ressert au goût du jour aussi bien la rigueur géométrique du minimal-art que les recherches du mouvement anti-formes, ne présente ni nouveauté, ni une originalité telles qu'elles nécessitent cette soudaine ouverture. Ces six artistes, très différents les uns des autres, et qui, ainsi que le souligne le texte de présentation, ont un point commun : la recherche de formes nouvelles grâce à des matériaux souvent empruntés à l'industrie : plexiglas, miroir, vinyl, fibre de verre, acier peint... devraient songer que ces matériaux uniformément exploités aussi bien par les artistes européens qu'américains produisent le même ennui uniforme et ne font du Canada qu'une petite banlieue de l'art mondial. Pourquoi, à la place de cette inutile manifestation, ne pas nous avoir plutôt présenté quelques œuvres

de ce Campigli dont on voit si rarement les toiles que beaucoup finissent par oublier qu'il s'agit d'un grand peintre. (Galerie de France, jusqu'au 1er novembre) Daniel ABADIE.

L'ANONYMAT  
DE LA BETISE

Patrick d'Elme, qui avait rédigé l'étude en avant-première de la Biennale de Paris, est allé confronter ses hypothèses avec la réalité des présentations des musées d'Art Moderne et de Galliera.

Si notre société capitaliste vous traumatise vraiment, les anonymes amis de Frank Popper vous invitent à planter un clou dans un mur du Palais Galliera : en principe, cela est censé "défouler", à tout le moins constituer un acte dont la valeur révolutionnaire n'échappe à personne. Si vous êtes totalement incultes et si vous ne savez pas qu'il y a plus de cinquante ans un certain Marcel Duchamp "décidait" qu'un urinoir était une œuvre d'art, le tract des anonymes amis de Frank Popper, où est dit : "ceci est de l'art, c'est écrit dessus", il semblera d'une folle audace. Si vous n'étiez pas nés en mai 1968, ou si vous étiez en prison avant même que les fameux événements ne commencent, vous n'avez pas lu, sur les murs, ce slogan (au hasard, entre tous) : "l'orthographe est une mandarine"; dès lors, vous serez sûrement enthousiastes devant cet autre des mêmes amis — toujours anonymes (1) — de Frank Popper : "le pouvoir soutient la Biennale, la Biennale soutient le pouvoir". Si, comme moi, vous étiez dans la rue en mai 1968 et que vous avez cru (illusion d'un instant) venue la possibilité de jours meilleurs, de plus de liberté, de plus d'amitié, si vous avez cru que l'imagination allait enfin prendre le pouvoir, en allant à Galliera, vous serez tristes : car des gens qui n'ont rien à voir avec les nôtres, qui sont peut-être en cheville avec les S.A.C. ou Occident, qui ne sont en fin de compte que de sales gosses bouton-neux à la puberté difficile (qu'on voyait apparaître aux barricades de juin, quand tout était perdu, en première ligne et provocateurs) se sont installés là avec la bénédiction du pouvoir — qu'ils prétendent combattre ! — d'un pouvoir trop heureux de montrer au grand jour où mène l'irresponsabilité politique de quelques-uns. Vous serez tristes donc, parce que maintenant il nous est plus difficile encore de parler de liberté, de défendre "les idées de mai". Galliera est une porcherie, la toile de Stampfli rayée, les gardiens débordés. Bravo ! J'avais dit ici que la contestation serait "le principal élément comique de cette Biennale". Satisfaisant mon virus masochiste contracté depuis mes classes maoïstes, je fais donc mon autocritique : c'est lugubre. J'avais aussi écrit que la culture était l'estomac de notre société, et je m'étais trompé : une seule salle de Galliera nous révèle qu'elle n'en est que l'intestin, et j'en suis navré. Le cancer étant, somme toute, relativement limité, il nous reste donc à parcourir les labyrinthes du musée National d'Art moderne et du musée de la Ville de Paris, situés tous deux de l'autre côté de la rue. Si l'on excepte quelques créations de groupe, Titus Carmel, et la joie de retrouver un ami perdu au hasard du dédale, tout cela est ennuyeux, interminable, découra-

geant. J'espérais d'une délégation étrangère la révélation, et ne voici que de vieux radoteurs, des copieurs, des suiveurs : les Hongrois présentent la maquette d'un quelconque Hilton qui aurait vue sur le Danube, les Cubains une trentaine de tête du Che, les Israéliens des affiches déchirées, surchargées de ratures, les Japonais des filets de pêche et des blocs de charbon de bois, les Allemands l'énorme cul d'une quelconque Gretchen. Plutôt morose le visiteur ! Pas un génie, pas même un créateur, à peine, parfois, quelques talents de bricoleur.

Les seules salles qui méritent attention sont, en dépit de mes prévisions, celles qui abritent les œuvres collectives. Tout n'y est certes pas égal et le pire (2) côtoie le meilleur : mais quelque chose là se fait jour, qui pourrait bien être l'embryon d'un nouvel art de vivre. On sent que la confrontation des points de vue a été effective : elle a parfois bridé l'imagination, mais elle a plus souvent encouragé la réflexion. En présentant en manchette dans notre dernier article la photo du Vivarium d'Ado, Jacot et Viviane Brown nous avions misé juste : c'est en effet l'une des rares propositions nouvelles de cette Biennale, le rideau (qui crée l'environnement) de Brown isole du monde extérieur en même temps qu'il laisse l'accès libre de toutes parts aux éléments d'Ado et Jacot, créant une atmosphère teintée de cette suavité extrême orientale qui est accueil et méditation. Tout donc laisse à penser qu'il y a eu dans les autres groupes une semblable collaboration : on se souviendra du Lieu échappatoire de l'équipe Béatrice Casadessus, des Cocons et du module d'Alain Cohen et Jean-Paul Merlateau, de la Ville spatiale du Suisse Erwin Muhlestein, comme de rares joies que nous aurons trouvés ici. Concluerai-je en disant qu'indépendamment de mon strict rôle de critique je ne suis pas insensible à la fraternité qui unit quelques créateurs à un moment donné pour nous offrir le meilleur d'eux-mêmes, d'autant moins insensible qu'un peu plus loin s'agitent dans leurs déserts, des pantins que, malgré leur bruit, personne n'écoute ? Nous laissera-t-on le droit d'aimer le silence ? Patrick D'ELME.

P.S. Cet article fut rédigé le soir même du vernissage de la Biennale de Paris. Deux jours plus tard, revenus pour prendre des photos, nous constatons que la salle d'art anonyme était fermée (provisoirement, nous dit-on, et pour remise en état), que les autres salles de Galliera avaient été nettoyées, que les banderolles avaient été enlevées. L'un des buts principaux des contestataires semblait donc avoir été atteint : le déclenchement, la mise en évidence d'un système répressif. Satisfaction donc pour nos "mini-intellectuels" avides de liberté. Mais, face à certaines prétentions, on pense au mot de Manon Roland montant à l'échafaud : "Liberté, que de crimes on commet en ton nom !" P.E.

(1) Il y a des cas où l'anonymat est une grandeur. Dans d'autres, il peut être une lâcheté.

(2) Un certain nombre d'ensembles sont notamment grossièrement symboliques : on pense au combat de boxe de Sibaja and Co, déjà relevé par Philippe Bouvard dans le Figaro.

Rectifications

● On connaît désormais les noms des responsables du choix à Galliera, la liste ayant été finalement rendue publique : il s'agit de MM. Ragon, Gassiot-Talabot, Lévêque, Moulin, Popper. On ne sait toujours pas, en revanche, qui fut responsable du choix des critiques nommés ci-dessus.

● Je craignais que "la bande à Popper" ne ruine les papetiers du quartier de l'Alma. Erreur de boutique : ce sont les quincaillers qui sont visés... et pour de tout autres raisons (si ça continue) la directrice du musée !

Précisions

● La délégation française est donc composée du peintre Gérard Titus-Carmel (né en 1942 à Paris), du sculpteur Mark Brusse (né en 1937 aux Pays-Bas), du graveur François Lunven (né en 1942 à Paris) et du photographe Pierre Berdoy (né en 1936 à Biarritz).

Les Sucettes

Le jury international des arts visuels de la Biennale de Paris a attribué ses prix sous la forme de bourses de 2.500 francs. 9 œuvres individuelles et 9 collectives ont pu ainsi être primées.



A tous ceux qui ont vu le film *Erotissimo*, la peinture de Ado "dit quelque chose". C'est qu'en effet elle était au lieu référentiel central du film : à la tête du lit conjugal.

Hasard ? Simple intérêt d'un metteur en scène pour une œuvre ? Je ne le crois pas. Il y a déjà quelques années que Georges Boudaille notait avec justesse la dimension érotique des créations de Ado, là même où d'autres ne voyaient qu'une abstraction géométrique nouvelle et séduisante. Il est de toute façon certain que, si cette interprétation et cette contemplation sont fondées, l'œuvre d'Ado n'en est pas pour autant réductible à elles seules. C'est tout un monde que le peintre avoue "porter dans sa tête" et qui accouche, lentement, sous nos yeux. Or, cette lenteur même de la genèse répond à la vitesse des sujets, à la fulgurance des formes, comme le silence (très oriental) qui habite les toiles répond au bruit et à la fureur des prétextes (Rolling Stones, Beatles...). Tout cela compose un univers équilibré, rigoureux peut-être, riche assurément qui, on le devine, nous réserve des surprises. Ado progresse à la façon d'un broussard : à coup de hache il fraie la voie, sachant que derrière lui repoussent les lianes et que le retour n'est pas possible. Mais c'est un voyage au bout de lui-même qu'il a entrepris avec une exigence et un courage exemplaire.

On aura bien compris qu'Ado ne se soucie nullement de la mode (Si le public en veut, je les sors dare-dare. S'il n'en veut pas je les remets dans ma guitare — pense-t-on par analogie). Il y a cependant fort à parier que le public en voudra : car pour tout arranger, quiconque aime les structures gonflables, les tapis de lin et les mini-jupes aimera, aime déjà Ado. (Galerie Arnaud — 9 oct — 8 nov) Patrick d'ELME